

DU FOND DE L'ABIME
VERS LA RÉSURRECTION



COLLECTION:

RELIQUES ÉMOUVANTES DE L'HISTOIRE

DU FOND DE L'ABIME

VERS

LA RÉSURRECTION



Vouloir retracer en trente-deux pages une guerre qui a duré près de six années serait une gageure. L'auteur n'a nullement la prétention de la tenir. Le présent recueil s'insère, en effet, dans une suite d'albums qui ne constituent point une Histoire de France. Le dessin est plus modeste ; il consiste à donner, sur les événements dont cette Histoire est faite, les pièces les plus significatives. Faire revivre par d'émouvants témoignages (manuscrits, photographies, affiches réduites et autres documents hors-texte) les principales étapes de la route qui, du désastre de juin 1940 à la capitulation de l'Allemagne devant les forces des nations unies, a conduit le peuple français du fond de l'abîme vers la résurrection : tel est le but limité qui fut, en effet, assigné à ces pages.

Aussi rapide que soit cet itinéraire pathétique, il rappelle fidèlement nos chagrins et nos haines, nos impatiences et nos espoirs, nos espérances et nos fiertés. Car, à l'image de ces lampadaires espacés qui jalonnent les grandes avenues et dont les halos successifs se rejoignent en une traînée ininterrompue de lumière, les documents présentés ici et choisis pour leur puissance évocatrice, éclairaient assez ces pages d'histoire pour que ne reste dans l'ombre aucun des aspects essentiels de la prodigieuse odyssée.

M. D.

VAINCUE EN 1918 L'ALLEMAGNE PRÉPARE SA REVANCHE

Il y a 30 ans déjà, l'impérialisme allemand faisait éclater l'orage dans le ciel d'Europe.

Août 1914 - Invasion de la Belgique et de la France par les armées de Guillaume II.

...Mais après une lutte héroïque de quatre années où la France et ses Alliés atteignirent les plus hauts sommets de la gloire, la cause du droit et de la liberté l'emportait dans un horizon éclairci.

11 Novembre 1918 - Signature de l'Armistice à Rethondes.

1919 - Le traité de Versailles enregistre la défaite du militarisme allemand et fait naître l'espoir d'une pacifique coopération internationale.

Le National-Socialisme reprend le rêve d'expansion et d'hégémonie du pangermanisme.

1920 - Adolf Hitler, auteur de "Mein Kampf", fonde à Munich le parti National-Socialiste.

1933 - Il accède au pouvoir avec le titre de "Chancelier d'Empire".



Ce morceau de papier, si anodin d'apparence, recèle en puissance toute la douleur du monde. C'est le bulletin de vote du parti ouvrier national-socialiste allemand (Liste Adolf Hitler, Hess, Frick, Goering et Goebbels) qui, aux élections de 1932, recueillit 13.400.000 voix en faveur d'une "Assemblée pour la liberté et la paix"...

"HEIL HITLER !"

Grâce au prestige personnel du Führer, à l'organisation implacablement totalitaire de l'Etat, au mirage d'une ère d'abondance, à une mystique démoniaque de la violence et de la conquête, des millions d'Allemands fanatisés sont devenus entre les mains d'un faux prophète dont les vociférations menaçantes font trembler l'Europe, une arme monstrueuse utilisée pour une politique de chantage ou pour la guerre.



L'Allemagne réarme.

1935 - Hitler rétablit le service militaire obligatoire.
1936 - Violant la dernière clause militaire subsistant du traité de Versailles, il fait pénétrer ses troupes sur la rive gauche du Rhin.

1937 - Annexion de l'Autriche.

Après une fausse éclaircie, les nuages s'accroissent.

1938 - Accord de Munich.

15 Mars 1939 - Démembrement de la Tchécoslovaquie.

Le danger grandit d'heure en heure.

15 Mars 1939 - Après les Sudètes, Hitler annexe la Bohême et la Moravie.

20 Mars 1939 - ...Ainsi que Memel.

23 Août 1939 - Signature du Pacte germano-russe.

L'orage éclate : le nazisme déchaîne la guerre.

1er Septembre 1939 - Les troupes allemandes entrent en Pologne.

3 Septembre 1939 - Alliées de la Pologne, "la France et l'Angleterre s'estiment en état de guerre avec l'Allemagne".

La France touche le fond de l'abîme.

9 Avril 1940 - L'Allemagne viole la neutralité du Danemark et de la Norvège.
10 Mai - ...puis celle de la Hollande, de la Belgique et du Luxembourg.
12 Mai - Rupture du front français à la charnière de Sedan.
14-27 Mai - Capitulation de l'armée hollandaise... et de l'armée belge.
3 Juin - Embarquement à Dunkerque de 337.000 soldats anglais et français.
10 Juin - L'Italie déclare la guerre à la France chancelante.
12-13 Juin - Le front français, difficilement rétabli sur la Somme, est enfoncé après 60 heures de combats acharnés.
14 Juin - Entrée des Allemands à Paris.
18 Juin - Le maréchal Pétain demande l'armistice qui sera signé le 22 à Rethondes.

Zu Urkund dessen ist dieses Schriftstück in doppelter Ausfertigung unterzeichnet worden.

Berlin, den 15. März 1939.

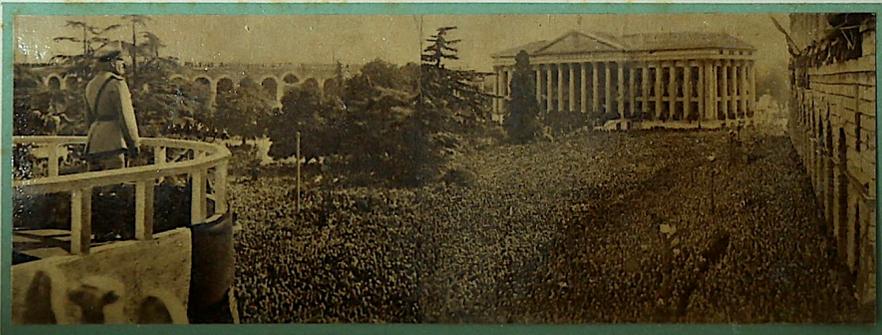
by Hitler
Ribbentrop
Dr. Hacha
Chvalkovsky

« La question des Sudètes résolue, il n'y aura plus de problèmes territoriaux en Europe », déclarait Hitler au Sportsplatz de Berlin, le 26 septembre 1938.

Le 29 septembre, la République Tchécoslovaque cédait le territoire des Sudètes au Reich.

Le 15 mars 1939, un « diktat », dont voici les dernières lignes, imposait le protectorat allemand.

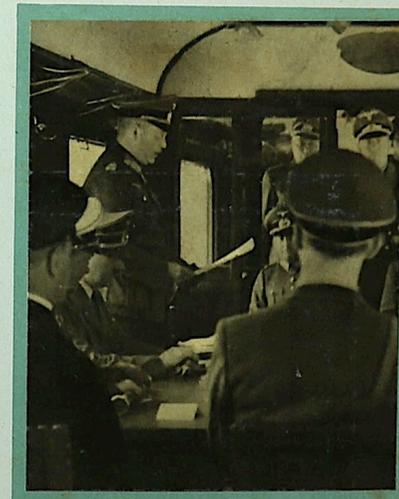
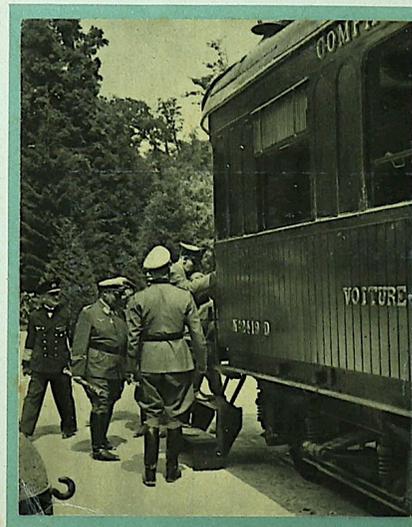
On remarque les signatures d'Hitler, de von Ribbentrop, du Président Hacha et de M. Chvalkovsky. La Tchécoslovaquie, dont la France avait, avec l'Angleterre, garanti à Munich les nouvelles frontières, n'est plus.



MUSSOLINI EXALTE L'ITALIE FASCISTE

Le Duce a constitué deux dossiers : l'un contre la France et l'Angleterre (les sanctions lors de la guerre d'Éthiopie), l'autre, contre l'Allemagne (l'Anschluss). Si la guerre éclate entre les premières et la seconde, Mussolini, qui a besoin de gloire militaire aux moindres risques pour entretenir son prestige et fortifier sa dictature, choisira son partenaire suivant l'issue de la lutte engagée et volera au secours de la Victoire. En attendant « l'heure du destin », le brillant second exalte l'orgueil de ceux qui séduisent et entraîne sa théâtrale grandiloquence.

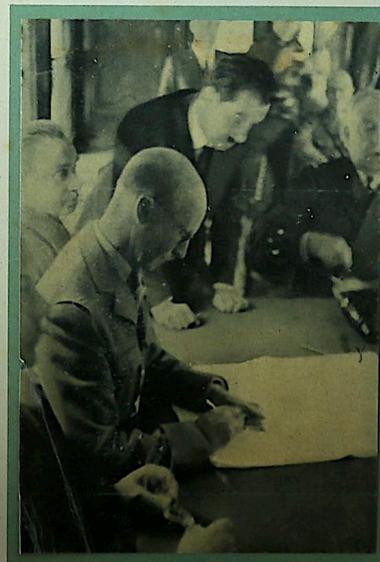
AU FOND DE L'ABÎME



22 juin 1940. Dans la clairière de Rethondes, près de Compiègne, où succomba, en 1918, un soir d'automne, « le criminel orgueil de l'Empire Allemand vaincu par les peuples libres qu'il prétendait asservir », Hitler, Goering et l'Amiral Raeder, incarnations nouvelles du vieux rêve allemand d'hégémonie, montent dans le wagon historique où l'ombre de Foch subit l'humiliation de leur présence victorieuse.

Hier, défait et humilié, aujourd'hui rayonnant d'orgueil, un caporal de 1918 venge le Kaiser vaincu. Minute poignante ; l'auteur de « Mein Kampf » occupe la place, où, en 1918, le chef suprême des armées alliées notifiait aux Allemands les conditions auxquelles on mettrait fin au combat. A sa gauche, le Général Keitel, debout, lit aux plénipotentiaires de Bordeaux, les conditions d'un cruel armistice. La France touche le fond de l'abîme. Est-ce l'abaissement définitif ? Un invincible espoir demeure quand même au fond des cœurs français.

Les conditions allemandes sont définitives, « inébranlables »... Il faut les accepter ou les repousser en bloc. Et le Général Huntziger appose sa signature — sa main ne tremble-t-elle pas ? — au bas du document fatal. Demain, pour la Patrie, sera jour de deuil. Notre génération aura-t-elle la douleur de vivre, esclave, sous l'arrogante domination de l'Allemagne hitlérienne ?



CAPTIFS AU PAYS D'HITLER

Centre d'études
Bathorn Stalag-VIC

Centre d'études - No 25 -
par cher camarade. VI C

En réponse à votre carte du 29-3-45. Je n'ai pas
de nouvelles de vous qui me font attendre de
quelques semaines au cabinet d'études primaires.
Puisse tout au jour parvenir. Le Vainqueur.
Et un examen, etc. car je n'ai pas de l'enseignement.

Je suis camarade. Vous avez continué l'école.
C'est un bon début. Continuez.



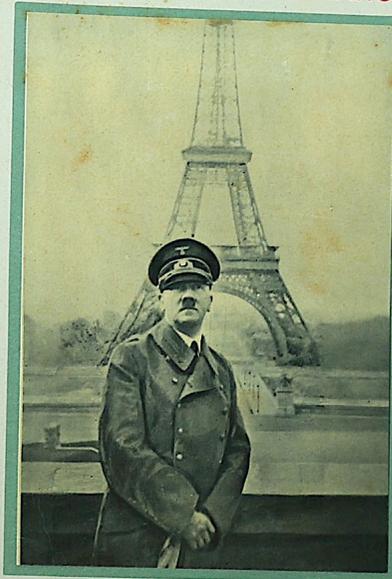
20-4

Notre souvenir ne peut s'arracher des deux millions de Français captifs dans les camps allemands. Dans ces longues soirées où nous vivons leur attente, leurs privations, leurs souffrances, leurs espoirs, eux-mêmes pensent aux êtres aimés qu'ils savent dans une France, elle aussi, prisonnière. Ainsi, par delà les cours d'eau, les forêts, les frontières, leurs pensées et les nôtres, comme chantait Hugo, « se croisent dans la nuit, divins oiseaux du cœur ».

Du fond de leur détresse, nos prisonniers nous donnent un leçon exemplaire. Toutes les barrières qui se dressent trop souvent entre les hommes sont supprimées chez eux. La solidarité y a cessé d'être un mot creux pour devenir une réalité très vivante. A l'adversité, ils opposent un courage tranquille et la volonté de rester des hommes. La captivité abâtardit le goût ? Ils exécuteront, avec les matériaux les plus imprévus, d'ingénieux travaux d'art. Elle paralyse la pensée ? Ils s'adonneront aux tâches les plus nobles de l'intelligence, créeront des Universités de camp. Elle ankylose les muscles ? Ils ouvriront des clubs sportifs. Elle enchaîne le corps ? Ils le libéreront par les franchises de l'esprit... en attendant l'heure propice à d'autres évasions.

« Qui veut bien préparer les camarades illettrés au certificat d'études primaires ? » demande un jour l'homme de confiance du stalag VI C. Les réponses affluent ; en voici une, touchante en sa simplicité. Comme on met en commun le colis de vivres, on partage le pain de l'esprit avec des compagnons d'infortune qui reviendront chez eux, mieux armés pour la vie et les tâches qui les attendent.

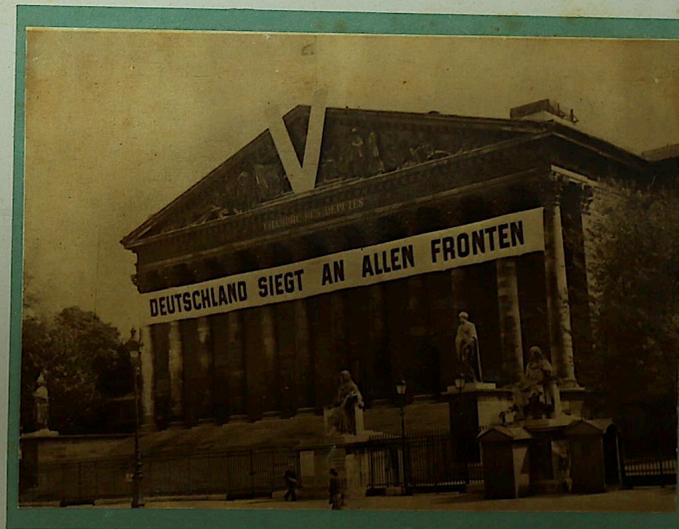
LA FRANCE PRISONNIÈRE



Paris subit l'occupation, Paris humilié souffre et se tait. Ses rues, ses places, ses monuments, sont souillés de placards provocants, de banderoles impies. Au pied de cette Tour Eiffel inscrite dans le paysage de la capitale et qui, dans les cinq parties du monde, évoquait Paris — son prestige, son charme, son élégance — de cette Tour Eiffel qui, tel un phare dressé sur l'océan des toits, symbolisait avant la défaite et l'invasion, le rayonnement de la Ville-Lumière, Hitler a posé devant l'objectif, pour mieux démontrer, sans doute, par cette photographie de propagande, que sa domination continue de s'étendre sur l'Europe asservie.

Et sur les bords de la Seine, que baigne aussi, tout proche, le palais des rois, pères de la Patrie, au fronton du Palais-Bourbon, siège d'une représentation populaire qui ne fut certes exempte ni de fautes ni d'erreurs, mais qui était, du moins, l'expression d'un régime de liberté, une large banderolle, jetée comme un voile de deuil, porte cette inscription funèbre : « L'Allemagne victorieuse sur tous les fronts ».

...Victorieuse sur tous les fronts ! Peut-être. Et pour combien de temps ? Mais vaincue dans tous les cœurs, assurément, et chaque jour davantage.



MARTYRS VOLONTAIRES ET OTAGES
FACE AU PELTON D'EXÉCUTION

BEKANNTMACHUNG

Feige Verbrecher, die im Solde Englands und Moskaus stehen, haben am Morgen des 20. Oktober 1941 den Feldkommandanten in Nantes hinterrücks erschossen. Die Taeter sind bisher nicht gefasst.

Zur Sühne fuer dieses Verbrechen habe ich zunachst die Erschiessung von 50 Geiseln angeordnet.

Falls die Taeter nicht bis zum Ablauf des 23. Oktober 1941 ergriffen sind, werden im Hinblick auf die Schwere der Tat weitere 50 Geiseln erschossen werden.

Fuer diejenigen Landeseinwohner, die zur Ermittlung der Taeter beitragen, setze ich eine Belohnung im Gesamtbetrag von

15 MILLIONEN FRANKEN

aus. Zweckdienliche Mitteilungen, die auf Wunsch vertraulich behandelt werden, nimmt jede deutsche oder franzoesische Polizeidienststelle entgegen.

Paris, den 21. Oktober 1941.
Der Militärbefehlshaber in Frankreich
von STÜLPNAGEL
General der Infanterie

AVIS

De lâches criminels, à la solde de l'Angleterre et de Moscou, ont tué, à coups de feu tirés dans le dos, le Feldkommandant de Nantes (Loire-Inf.), au matin du 20 Octobre 1941. Jusqu'ici les assassins n'ont pas été arrêtés.

En expiation de ce crime, j'ai ordonné préalablement de faire fusiller 50 otages.

Etant donné la gravité du crime, 50 autres otages seront fusillés au cas où les coupables ne seraient pas arrêtés d'ici le 23 Octobre 1941 à minuit.

J'offre une récompense d'une somme totale de

15 MILLIONS DE FRANCS

aux habitants du pays qui contribueraient à la découverte des coupables.

Des informations utiles pourront être déposées à chaque service de police allemand ou français. Sur demande, ces informations seront traitées confidentiellement.

Paris, le 21 Octobre 1941.
Der Militärbefehlshaber in Frankreich
von STÜLPNAGEL
General der Infanterie

Le Commandant de la Place de Nantes a été tué dans cette ville. Les Allemands n'ayant pu découvrir l'auteur de l'attentat, cinquante otages français ont été fusillés « en expiation » à Chateaubriant. Cinquante vies françaises innocentes pour une vie allemande : tel est le tarif de ces vainqueurs magnanimes qui nous invitent à édifier avec eux un nouvel ordre européen.

Combien de sinistres avis de ce genre ont déjà été placardés sur les murs de nos villes occupées ! Combien de patriotes tomberont encore sous le feu des pelotons d'exécution avant que sonne l'heure de la Libération ! Par la terreur, l'Allemagne nazie espère venir à bout de la résistance française. Est-il psychologie plus bornée ? Chaque fois que les Allemands fusilleront un Français, il en surgira dix, il en surgira cent qui le vengeront. Héroïques martyrs de Chateaubriant... leur sacrifice n'aura pas été vain s'il doit éclairer les Français égarés que séduit une chimérique collaboration franco-allemande.

L'ALLEMAGNE ENVAHIT L'U.R.S.S.

22 juin 1941. Coup de théâtre : l'Allemagne entre en guerre avec la République des Soviets. Forte ou faible, la Russie, aux espaces immenses, entraînera la machine de guerre nazie vers une usure mortelle. Comme le vent des steppes, l'espoir souffle en trombe et dilate les cœurs. Cette alliance entre l'ours moscovite et l'aigle germanique, si elle n'avait pas surpris les uns, heurtait suivant les autres, la politique, le bon sens et l'Histoire. Dans ses mémoires, si riches de vues prophétiques, Napoléon consigna cette curieuse sentence : « Dans un siècle, l'Europe sera prussienne ou cosaque ». Hitler, en somme, ou Staline. Mais la France, que devient-elle dans cette alternative ? Puisse-t-elle, la paix revenue, être préservée de toute hégémonie. Apprendre un beau soir de juin que le nombre des ennemis d'Hitler vient de s'accroître de 180 millions, quelle réconfortante nouvelle ! Et ce n'est pas fini... La plupart des Français estiment que le Maréchal prépare aux Allemands une cruelle déconvenue : Pétain s'est provisoirement incliné pour gagner du temps, pensent-ils, mais vienne l'heure propice, et il s'envolera vers Toulon, ralliera la flotte, mettra le cap sur l'Afrique et les deux France n'en formeront bientôt qu'une, qui apparaîtra aux yeux du monde, frappé d'émoi comme le pays traditionnel des rebondissements magiques.

LA CHARTE DE L'ATLANTIQUE

24 Août 1941. - Au monde en guerre, aux peuples asservis et qui souffrent, voici que la Charte de l'Atlantique vient apporter, au nom des deux grandes démocraties anglaise et américaine, la promesse d'un avenir où la justice, le respect des droits et l'indépendance des nations constitueront enfin la loi des rapports internationaux.



Puissent ces généreux principes proclamés en plein océan entre les deux mondes qu'ils unissent par l'aspiration à un même idéal, résister à l'orage des discussions, à la tempête des intérêts... et ne jamais faire naufrage. Ce ne sera pas trop, pour que ces vœux se réalisent, de l'action persévérante de tous les hommes de bonne volonté et de la bénédiction de Dieu qu'invoquent gravement, en un chant religieux, sur le pont du cuirassé « Prince de Galles », où ils se sont rencontrés, le Président Roosevelt, M. Winston Churchill et ceux qui les entourent. Le 24 septembre suivant, la France Libre et les représentants de tous les pays alliés réunis à Londres, adhéraient, au cours d'une cérémonie officielle, à la Charte qui devenait désormais le programme des Nations unies dans leur lutte contre les dictatures.

QUELQUES DATES MÉMORABLES

- 7 décembre 1941 - Le Japon attaque Pearl-Harbour, Manille, Singapour et Hong-Kong.
- 8 décembre - La Grande-Bretagne et les États-Unis déclarent la guerre au Japon.
- 11 décembre - L'Allemagne et l'Italie déclarent la guerre aux États-Unis.
- 25 décembre - Les Forces françaises libres occupent Saint-Pierre-et-Miquelon.
- Décembre - La Wermacht est arrêtée devant Moscou.

- 6 janvier 1942 - Dans son message au Congrès le Président Roosevelt déclare que les États-Unis feront la guerre sur tous les fronts.
- 15 février - Les Japonais prennent Singapour.
- 8 mars - Les Anglais évacuent Rangoon.
- 28 mars - Raid de commandos anglais sur Saint-Nazaire.
- Avril - L'Allemagne décide de systématiser l'emploi de la main-d'œuvre étrangère. Hitler demande à Laval 1.500.000 spécialistes.

LA PROPAGANDE NAZIE

Que la France, avec 40 millions d'habitants, un potentiel industriel médiocre et des armées insuffisantes ait été écrasée sous le poids du nombre et de la force brutale au cours de la première phase de la guerre... c'est un fait qu'il serait vain de contester. Mais que l'ennemi veuille étendre au domaine spirituel son emprise sur elle, voilà un manque de psychologie qui nous rassure ; de même nous rassure son immense orgueil, révélateur, chez les individus comme chez les peuples, de faiblesses cachées (1).

L'objectif de la propagande nazie, c'est de renverser nos alliances afin de permettre à l'Allemagne, grâce à l'aide éventuelle d'un nouvel allié, de poursuivre et de gagner la guerre. Pour atteindre ce but, il faut provoquer en France un vif ressentiment à l'égard de l'Angleterre, de nos hommes politiques et de nos institutions d'avant guerre.

Hélas ! Il s'est trouvé des Français — doctrinaires obtus, officiers félons, journalistes tarés — pour épauler l'ennemi dans cette entreprise d'asservissement des âmes, étape capitale de notre abaissement définitif. La guerre n'exalte-t-elle pas tous les sentiments, les bons comme les mauvais ? C'est ainsi que, à peine le pays était-il occupé, surgirent les héros et les traîtres.

Par la parole, si prompt à exhausser les cœurs ou à les corrompre, par la plume, cette pointe d'acier qui ouvre les chemins de l'idéal ou qui poignarde, tous ces valets de la collaboration font de la résistance à leur manière ; ils résistent à leur devoir de Français. Leur comportement a pour moteur une croyance aveugle en la victoire allemande, gage d'impunité. Tout cela se terminera par une catastrophe.

— Que parlez-vous de catastrophe ? Estimant que la victoire allemande délivrerait la France de tout ce qui l'a précipitée dans l'abîme, j'ai conscience de n'avoir pas fait à l'honneur ni desservi — au contraire — les intérêts de mon pays.

— Si la justice française laissait s'instaurer ce précédent tragique, qu'en temps de guerre, il est permis d'aider l'ennemi « dans l'intérêt de la patrie », ce serait la fin de la France.

— Et si même, il était prouvé que j'ai choisi la mauvaise voie, mon erreur, commise de bonne foi, mériterait-elle l'échafaud et la honte ?

— Il n'était pas possible de croire « de bonne foi » qu'Hitler, l'adversaire haineux qui, dans un livre et un entretien célèbres, avait « voué la France à l'anéantissement », pût être l'artisan de la grandeur française.

— Alors, il faudrait jeter en prison les millions de Français qui, comme moi, ont fait confiance au Maréchal.

— Il n'est pas question, pour l'instant, du cas Pétain mais du vôtre. Vous ne pouviez ignorer que le chef d'un pays vaincu et occupé par l'ennemi n'est plus souverain dans ses actes, ni libre dans ses discours. Or, ce point capital, vous avez feint de l'ignorer. En propageant vous-même, « qui étiez libre », des thèmes d'inspiration allemande imposés par la contrainte de l'ennemi, vous avez favorisé les entreprises de ce dernier, et c'est ce qui constitue le crime de trahison.

Les genres d'aide à l'ennemi sont malheureusement innombrables ; en voici toutefois quelques-uns choisis parmi les plus caractéristiques :

L'aide pour de l'argent (c'est le cas du journaliste aéné, un Luchaire, de l'agitateur à gages, un Bucard, de l'agent acheté dès l'avant-guerre, un Ferdonnel) ;

L'aide par haine de l'Angleterre (cas de Béraud, de Darlan et de certains officiers de marine) ;

L'aide par haine du communisme (cas de Paul Chack) ;

L'aide par admiration béate pour les régimes autoritaires à forme fasciste, idéologie devenue chez certains une sorte de nouveau romantisme politique (Darnand, Déat et les gens de « Je suis partout ») ;

L'aide par antisémitisme (cas d'un Rebattet, d'un Darquier de Pellepoix) ;

L'aide par haine de la « gueuse » de République » (cas de Charles Maurras, aveuglé par sa conviction que le retour de la démocratie en France, ramènerait inéluctablement aux conditions de la défaite) ;

L'aide par ambition du pouvoir servie par une fausse perspicacité politique (cas de Pierre Laval, de Platon, etc.) ;

L'aide par vanité et besoin d'argent, désir de jouer un rôle (Hérod-Paquis) ;

L'aide par lâcheté (cas de Clément Vautel qui, avant l'invasion, dénonça souvent Hitler comme seul fauteur de guerre puis, la Gestapo à Paris, imputa ce crime aux Français).

Il va sans dire que ces divers mobiles ont pu, dans bien des cas, se combiner et qu'ils ne sont pas exclusifs d'autres facteurs susceptibles d'atténuer ou d'aggraver les responsabilités.

Ainsi, la passion et les plus vils instincts poussent des Français à porter les armes contre leur patrie sous le joug ! Car, dans une guerre qui est totale, la propagande est une arme aussi. Ah ! les ignobles lâches.

(1) La prétention nazie d'endoctriner les Français pour les mieux asservir fait sourire, quand on songe que fut autorisée en 1942, par la censure allemande à laquelle il avait été obligatoirement soumis, la publication d'un album évoquant notre glorieuse époque coloniale et intitulé : « 150 ans de Conquête des cœurs ».

(Ce n'était, disons-nous, qu'un simple recueil d'autographes des bâtisseurs de l'Empire.)

En réalité, par l'idéal politique et humain qui se dégageait de chaque document (respect de la personne humaine, abolition de l'esclavage, observance des coutumes indigènes, etc.), ce recueil, en même temps qu'il magnifiait la civilisation française, constituait un réquisitoire sévère contre les méthodes diamétralement opposées de nos « conquérants » provisoires.

SABOTAGE, PRESSE CLANDESTINE ET GUERRE LARVÉE

A ceux qui disent « non » à l'ennemi et lui portent dans l'ombre de rudes coups, il faut des moyens de liaison spirituelle propres à entretenir en eux la flamme de l'espérance et à souder leur unité avant les combats décisifs.

Il faut aussi, contre toute une presse à la dévotion de l'occupant, des instruments de propagande capables de dénoncer les mensonges de la collaboration comme les dangers de l'inertie. La presse clandestine est née de cette double nécessité.

Que de risques courus, de pièges déjoués, non seulement par les rédacteurs mais par les imprimeurs, les typos, les dépositaires, les colporteurs des quelques deux cents feuilles clandestines qui de « Défense de la France » à « Combat » et à « Front National », de « Franc-Tireur » à « Libération » à « Résistance » et aux « Cahiers du témoignage chrétien », pour n'en citer que quelques-unes parmi les plus importantes, paraissent sous l'occupation ! Que de courage déployé, de ruses audacieusement mises en œuvre (certains organes de la Résistance ne sont-ils pas imprimés clandestinement au « Moniteur du Puy-de-Dôme », le journal de Pierre Laval !...) que de périls affrontés sur dix-sept imprimeurs de « Franc-Tireur », quinze sont arrêtés. Le fondateur des « Lettres Françaises », Jacques Decour, est fusillé par les Allemands et laisse avant de mourir une lettre poignante où s'exprime le sens profond, l'importance vitale du combat entrepris et mené jusqu'au bout par les héros de la presse clandestine : « ...Je me considère un peu comme la feuille qui tombe de l'arbre pour faire du terreau. La qualité du terreau dépendra de celle des feuilles, je veux parler de la jeunesse française en qui je mets tout mon espoir »...

A cette jeunesse, des écrivains aussi éminents que courageux

apportent secrètement une pâte qui l'arrache aux poisons et aux narcotiques de la propagande ennemie. Les plus répandues sont les « Editions de Minuit » qui publient « Le Cahier Noir » de François Mauriac, « Crime contre l'Esprit » d'Aragon, « Dans la prison » de Jean Guéhenno, et ce chef-d'œuvre qui est en même temps une révélation littéraire : « Le silence de la mer » de Vercors.

C'est par de tels défis, par de tels témoignages de fierté nationale, par l'acceptation de tels risques, qu'une pléiade de hauts esprits, servis par tous les artisans de la profession du plus éminent au plus humble, a sauvé l'honneur de l'intelligence française torturée, baillonnée par l'ennemi, mais non asservie !

Entre l'Allemand qui nous occupe, nous nargue, nous exploite, et la France dans les fers, une guerre est ouverte, souterraine, larvée, implacable, une guerre à mort !

Parmi les méthodes de lutte, la plus fréquemment employée, la plus difficile à contrebalancer, la plus meurtrière peut-être, c'est le sabotage. Un défaut dans une machine-outil, un écrou desserré, un trou d'épingle dans une boîte de conserve destinée à l'armée allemande, un ralentissement dans le rythme de travail... et c'est la défaite ennemie hâtée !

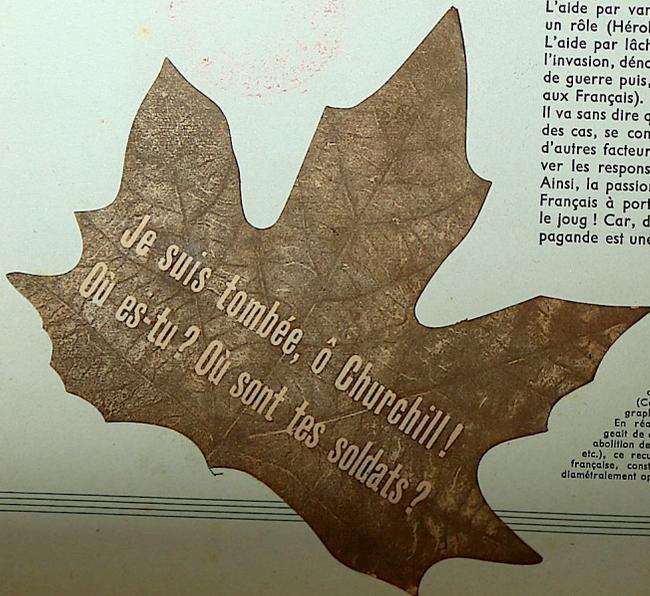
On sabote partout où la Wehrmacht peut trouver l'aliment de son effort de guerre. Les cheminots sabotent en retardant, par de savantes manœuvres d'aiguillage, les convois allemands ; en provoquant des tamponnements qui semblent accidentels, mais sont soigneusement préparés, les médecins sabotent, en signant de faux certificats ; les postiers sabotent en interceptant la correspondance ennemie ou en arrachant les lettres de dénonciation adressées aux Kommandanturs ; les prison-



Pour le service de la plus noble des causes, celle de la résistance à l'ennemi, d'honnêtes gens, des citoyens intègres, ont dû recourir aux procédés des pires malfaiteurs. Grâce à de faux cachets comme ceux-ci, dessinés et gravés avec un soin qui ne permet pas à l'œil le plus exercé de les distinguer des vrais, des patriotes peuvent remplir des missions secrètes, des travailleurs se soustraire aux réquisitions de la main-d'œuvre, des innocents recherchés et traqués par la Gestapo, échapper à la déportation. Vienne la libération, et les faux cachets ayant cessé d'être utiles, comme de vieux serviteurs prendront leur retraite. Devenus pièces de musée, ils rappelleront aux visiteurs des siècles à venir, les temps héroïques où, à défaut de chars, d'avions et de canons, leurs aïeux continuaient la lutte contre l'Allemagne à coup de faux tampons sur de faux papiers. Et nos arrière-petits-neveux en seront, sans doute, tout attendris.

niers eux-mêmes sabotent lorsque, contraints au travail, ils multiplient les maléfices ou provoquent des accidents graves. Pour les tâches les plus délicates, il y a des équipes de spécialistes. Généralement, elles s'attaquent aux gros ouvrages : les locomotives sautent dans les dépôts, les pylônes s'écroulent, les barrages crèvent, des usines et des mines sont paralysées pour des mois, des transformateurs grillent, des millions de litres d'essence flambent, des camions sont détruits, des avions

cloués au sol, des ouvrages d'art blessés à mort. Mais que leur action soit quotidienne ou exceptionnelle, vaste ou limitée, tous les saboteurs prennent les mêmes risques, patent leurs audaces dans les mêmes prisons. Soldats sans uniforme, tous portent à l'ennemi des coups efficaces, tous s'attaquent inlassablement à ce qui lui reste de force, tous amenuisent ses réserves, minent ses ressources, ébranlent et rongent sa puissance. Tous font la guerre !...



LES ÉTATS-UNIS ENTRENT EN GUERRE

L'aide décisive, que nos esprits angoissés espéraient déjà en ces jours torturants de juin 1940, est devenue une réalité. L'énorme capacité de production des États-Unis, ce pays du miracle industriel, est désormais à la disposition des ennemis de l'Allemagne et, le moment venu, c'est avec un immense potentiel militaire que l'armée américaine pourra donner, à partir de la plate-forme britannique, l'assaut final aux nazis, incapables, eux, de l'atteindre sur son sol. Les dés sont jetés : la folle espérance d'avant-hier, la prévision raisonnable d'hier se sont muées aujourd'hui en certitude. De vieux souvenirs, toujours vivaces, s'agitent dans nos cœurs. L'arrivée des Américains en 1918. Quatre années de combats meurtriers dont l'issue restait incertaine. Les troupes de l'Oncle Sam avaient alors fixé la victoire. Elles contribueront à l'assurer demain encore. Rien, à présent, ne saurait empêcher les Alliés d'être les plus forts.

Dienststelle:		Stelle:	
Spruch Nr.	Befordert am	19	Uhr durch
	Aufgenommen am	19	Uhr durch
	Erhalten am	19	Uhr
Fern-Sprech-Brief		Spruch Nr.	von an
Bemerkte:			
Abgehende Stelle:	te Meldung	Ort	Zeitpunkt
	Abgegangen		Stunde Minuten
	Angelommen		
	2h		

Für die Truppe von Bir-Hakeim.

*Westerer Videntand bedientet
unseres Reiterregiment. Ihr Warden
dasselbe Schicksal erleiden, wie die
anderen englischen Brigaden im Ost
Wald, die vorzeitig vernichtet wurden.*

*Wir stellen den Kampf ein,
wenn ihr keine Flieger habt und
ohne Waffen zu uns über den
Mittelmeer*

Rommel
Gammelsdorf

*Recy le 3/6
à 9h10*

BIR-HAKEIM

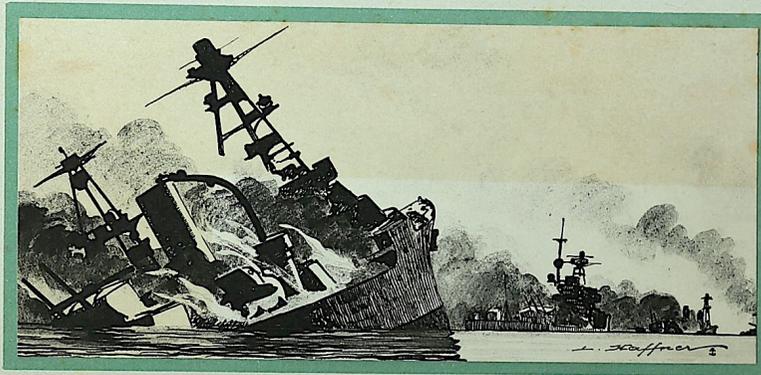
Un puits dans la plaine désertique, quelques graminées, pas un arbre, une lumière dure, ocre ou or pâle selon les heures ; sur la carte, un nom : Bir-Hakeim ! ...Rommel mène avec ses blindés l'assaut contre l'Égypte et les Anglais n'ont plus qu'un souci : protéger Alexandrie. Pour cela, il faut déjouer, coûte que coûte, la manœuvre d'encerclement par le sud des forces de la VIII^e armée. D'où l'importance de ce puits perdu, dernière sentinelle des défenses alliées face au désert. « Vous vous maintiendrez à Bir-Hakeim dix jours à tout prix. » Telle est la mission confiée par l'état-major britannique à la brigade du Général Koenig, un brave entre les braves. Nos hommes, tous des volontaires, y tiennent quatorze jours, du 27 mai à la nuit du 10 au 11 juin. Repoussant tous les assauts des deux divisions ennemies — la célèbre 90^e division allemande et la division italienne Trieste — malgré la soif, la chaleur

d'enfer, les bombardements en pi-qué (cinq à six cents avions les 8, 9 et 10 juin) et de lourdes pertes, ils réussissent, au moment même où, faute de munitions, ils vont succomber sous le nombre, à rompre l'étreinte des assaillants et à faire une sortie héroïque qui leur permet de rejoindre les forces alliées, l'objet de leur mission mieux que rempli, dépassé ! Pour la première fois depuis l'armistice, des soldats français, constitués en unité française, commandés par un chef français et combattant sous nos couleurs, tiennent en échec des troupes de l'Axe, rejettent dédaigneusement leurs sommations, brisent leurs assauts et imposent leur décision. L'esprit de l'armée française est ressuscité ! Ceux de 42 rejoignent ceux de 14-18. Avec son honneur, la France a retrouvé son épée, et ce nouveau baptême du feu est aussi un baptême de gloire. A l'étranger, l'écho de l'événement est immense. Pendant quatorze jours, Londres, Washington et toutes les nations libres ont les yeux fixés sur Bir-Hakeim, où se joue l'une des phases décisives de la guerre : le salut de l'Égypte. Et ce puits, au seuil du désert, devient un des hauts lieux historiques où coule le sang de notre armée, où souffle l'esprit de notre peuple. Après la triste « bataille perdue », voici notre première bataille gagnée ! Un tournant de la guerre est franchi et la guerre continue...

Résister plus longtemps signifie une effusion de sang inutile. Vous subirez le même sort que les deux brigades anglaises de Got-Saleb qui, avant-hier, ont été anéanties. Nous arrêtons le combat si vous hissez le drapeau blanc et si vous vous présentez à nous sans armes. ROMMEL.

LES ÉVÉNEMENTS SE PRÉCIPITENT...

Déroute de Rommel en Égypte. Débarquement des forces américaines et britanniques en Afrique du Nord. Rupture des relations diplomatiques entre la France de Vichy et les États-Unis. Le Président Roosevelt déclare qu'il ne rompra jamais avec la France. L'Algérie et le Maroc passent dans le camp des Alliés. Les Allemands franchissent la ligne de démarcation et occupent la France entière. L'armée française de l'armistice est dissoute.



A Toulon, l'ennemi tente de s'emparer de notre flotté qui se saborde. Reprise de Bir-Hakeim par les Français. Avance russe de 160 kilomètres entre le Don et le Donetz. Darlan est assassiné à Alger. L'Armée Leclerc après avoir franchi 2.000 kilomètres dans le désert rejoint la VIII^e armée britannique.

OÙ GEORGES MANDEL PRÉVOIT SA MORT

Vous rappelle qu'en novembre 1940, j'ai le pouvoir pour empêcher vos troupes de passer à l'ouest de ce que depuis nous avons appelé le puits de Bir-Hakeim. J'ai été sommé de vous laisser passer et j'ai refusé. Mes maintiens en Portugal et les Allemands doivent occuper France entière. Je vous prie de me tenir à l'écart.

Tous à vous en attendant parce que j'ai bien et stable dans la histoire que vous savez, c'est un grand respect à la mémoire.

Lorsque Georges Mandel fut arrêté au lendemain de la défaite, on crut rêver ! Comment, en effet, l'esprit le plus partisan eut-il osé compter parmi les responsables de l'impréparation française ce patriote vigilant qui n'avait cessé de rappeler l'urgence du péril et de proposer inlassablement les moyens de le conjurer. Le mot de Rivarol, décidément, reste trop cruellement vrai : « En France, on laisse en liberté les incendiaires, mais on met en prison ceux qui sonnent le tocsin ». Ce qui était une injustice et une faute devient un crime au moment où les Allemands s'approprient à occuper toute la France. Avec sa fermeté, sa lucidité coutumières, Georges Mandel en avertit le responsable dans le télégramme vengeur et poignant dont on lira le texte ici-même. Mandel, une fois de plus, n'avait que trop raison ! Il est bientôt emmené en Allemagne et, à Buchenwald, le 4 juillet 1944, vers 4 h. 30 du matin, des S. S. le réveillent et lui annoncent qu'il va être ramené en France. Tout de suite, il comprend qu'une menace nouvelle pèse sur lui et, à M. Léon Blum qui se trouve auprès de lui, il dit simplement : « Non, mon ami, ce n'est pas bon ». Trois jours après, en effet, il était assassiné par la milice.

DE GEORGES A MICHEL CLEMENCEAU

Nord-Sambourg le 25 avril 1943

Monsieur G Laval
Chef du Gouvernement
Vichy

Dans une lettre adressée au Général de Gaulle le 22 août 1940
j'ai eu un accueil de réception de la part de votre gouvernement de ce
père à ce fils et de tout un peuple de votre gouvernement de ce
père à ce fils. Mon père Georges Clemenceau, à quel-
qu'un qui a écrit. En tous les cas, Monsieur le Général, nous ne sommes
pas de votre côté, nous ne sommes jamais.
De ce que j'ai écrit, j'ai vu que vous n'avez pas de votre propre
main, mais que vous le faites par la main d'un autre, sur la main
de votre secrétaire, sur laquelle on trouve la signature de mon père
dans une phrase incomplète et écrite de la main d'un autre.
Je vous salue le malheureux qui pour moi, j'ai vu que vous lui
donnez, et prêt à tout le faire, mais est-ce que vous êtes
comme son père, votre secrétaire, je vous en rends responsable.
Je vous salue comme un effrayant insulte, à ce moment là, j'ai
l'impression que vous êtes de mon père, quelqu'un qui ressemble
à mon père, j'ai vu que vous n'êtes pas de mon père.
Je salue cette signature comme je le fais, et j'ai vu que vous n'êtes
et j'ai vu que, dans la main de votre secrétaire, je vous en rends responsable.

M. Clemenceau
M. Clemenceau

En écrivant à Pierre Laval cette lettre vengeresse, dont la reproduction clandestine, à des dizaines de milliers d'exemplaires, désarticula pour un temps la propagande nazie (on sait que ce geste courageux lui valut d'être déporté... à 71 ans), M. Michel Clemenceau a rempli à la fois un devoir de piété filiale et un devoir envers la patrie. Et sous chaque mot de sa lettre, comme sous la lettre elle-même, on retrouve l'âme du grand Français qui l'inspira.

"LE MALHEUR N'EST VAINCU QUE PAR LA RÉSISTANCE"

(M.J. CHENIER)

Alger, 30 août 1943

LE GENERAL DE GAULLE.

Mes Camarades,
Ce que vous faites,
ce que vous souffrez
dans la Résistance, c'est
à dire dans le Combat,
l'honneur et la grandeur
de la France en dépendent.
La fin approche!
Vaincra venir la victoire
Bientôt, tout ensemble,
nous pourrons pleurer
de joie!

P. de Gaulle

La Résistance, c'est la France qui a dit non à la défaite, non à la collaboration, non à la servitude.

Elle est partout... Elle élève les cœurs, galvanise les courages, illumine les esprits, elle va jusqu'à sanctifier ce sentiment impie : la haine.

...Ils résistent ces jeunes hommes qui s'évadent d'une terre prisonnière, répondent à l'appel du Général de Gaulle, rejoignent ses premiers compagnons et, du Tchad à Bir Hakeim, de Tunisie en Italie, permettent à la France de demeurer présente dans la guerre.

...Ils résistent, ces officiers et ces soldats qui, à Alger, constituent, dans l'enthousiasme, une force française de 350.000 hommes ; et aussi, ceux qui, en France, refusant l'humiliation d'une armée dissoute par l'ennemi, gagnent le maquis, en forment les cadres et animent leurs troupes improvisées d'un magnifique esprit militaire qui se révélera au combat.

...Ils résistent ces jeunes ouvriers et ces étudiants qui, plutôt que de travailler pour l'ennemi, préfèrent se terrer dans les bois ou fuir en haute montagne et là, dans les privations, l'inconfort, le froid, la menace constante des répressions sanglantes, s'entraînent à la lutte, tentent des coups de main, forment des corps francs, constituant, noyau par noyau, l'armée intérieure qui contribuera demain à la libération du territoire.

...Résistante, cette religieuse qui, dans un camp de déportés, au moment où les S.S. désignent une cinquantaine de malheureux pour la chambre à gaz, entendant leurs plaintes et leurs cris, voyant leurs larmes, se met à leur tête et leur dit : « Ne pleurez pas, on ne va pas vous faire de mal, on vous conduit dans un camp moins dur, la preuve, c'est que je suis volontaire pour partir avec vous ! »

...Résistant, ce jeune condamné à mort qui passe ses dernières heures à apprendre quelques mots d'allemand pour pouvoir, au suprême moment, narguer ses bourreaux.

...Résistants, ceux qui cachent, soignent, guident les aviateurs alliés tombés en France, les Alsaciens déserteurs de l'armée allemande, les évadés des prisons nazies ; ceux qui donnent asile aux Juifs poursuivis, les complices d'attentats, les fabricants de fausses identités, les maîtres qui maintiennent la confiance en la victoire chez leurs élèves,

les prêtres et les pasteurs qui stigmatisent du haut de la chaire, les crimes nazis, résistants, ceux qui ravitaillent le maquis, résistants même les gosses qui, lorsqu'un Allemand leur demande son chemin, l'envoient dans une direction opposée !... De la gouaille au défi tragique, de l'aventure à la mort, de la félicité silencieuse à la folle audace, la Résistance prend tous les visages ! (1) Certains sont inscrits à un « réseau », appartiennent à une filière, d'autres demeurent des isolés. Ils viennent de toutes les régions, de tous les milieux, de tous les partis. Une même volonté les unit dans le combat : chasser l'ennemi. Peu leur importe de mettre en jeu leur sécurité ! Ils acceptent de vivre traqués et souvent sous des noms d'emprunt qu'ils font plus glorieux que d'illustres patronymes, avec la menace quotidienne, constante, de la déportation, de la torture et de la mort.

Comme on comprend que le « Premier Résistant de France », s'adresse à eux en termes affectueux et les appelle « Mes camarades » !... C'est grâce à eux que la patrie meurtrie, mutilée, « résiste », par eux qu'elle sauve son honneur, par eux qu'elle mérite et qu'elle arrache, lambeau par lambeau, sa place au soleil de la Liberté !

(1) A lire sous le document.

ILS ONT DÉBARQUÉ !..

6 juin 1944 : une aube tiède et molle après une nuit de plomb, un ciel de printemps nuageux, l'atmosphère est lourde comme les âmes ! Vers 7 heures, dans un Paris à peine éveillé, les « gens informés » commencent à chuchoter la nouvelle : « Il paraît qu'ils ont débarqué cette nuit ! » Mais la rumeur est si confuse, les cœurs si las d'attendre, les esprits si défiant qu'on répond poliment : « Vous croyez ? » et qu'on pense : « Encore un bobard ! » A 8 h. 30, Radio-Paris perce le trouble allemand : « On a observé cette nuit à l'aube, dit le speaker, entre Calais et Dunkerque, de nombreuses embarcations, tandis que s'avancait, de l'embouchure de la Seine au Cotentin, une importante flotte de guerre ». Les Français à l'écoute ont compris : la joie, l'angoisse, la fièvre, l'élan, le doute aussi, de folles espérances et de folles craintes se partagent les cœurs. Mais bientôt la joie balaie tout : « Ils ont débarqué !... Ils ont débarqué ! »

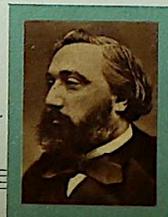
A 9 h. 10, l'Information Permanente reconnaît que de nombreux parachutistes ont été lâchés derrière les côtes normandes et, à 9 h. 30, la radio anglaise diffuse le communiqué du général Eisenhower : « Ce débarquement fait partie du plan établi pour la libération de l'Europe. Tous les patriotes ont un rôle à jouer. Je leur dis : suivez les ordres qui vous seront donnés mais n'exposez pas votre vie inutilement. »



De retour sur la terre de France.

Cinq années — presque jour pour jour — après avoir quitté la terre de France, le Général de Gaulle y reprend pied, à l'aube de la victoire. Pendant les nuits de son cruel exil, comme il a dû rêver de cet instant suprême !

A trois reprises en soixante-dix ans, le flot de l'invasion germanique a déferlé sur la France. Et à trois reprises, à l'heure la plus grave, un homme doué d'une force d'âme exceptionnelle, s'est dressé pour continuer la lutte, ranimer les courages, galvaniser les énergies. Gambetta, Clemenceau, de Gaulle ont bien mérité de la Patrie malheureuse ou glorieuse.



De la capitale au plus lointain hameau, la France unanime tendue vers ces villes et vers ces villages dont on entend un à un les noms à la radio : Caen, Arromanches, Ouistreham, Courseulles, Barfleur, Saint-Aubin, Isigny... terres sacrées où, dans le fracas des canons, dans l'éclatement des bombes, dans les cris confus des blessés, dans l'écroulement des maisons fumantes, chantent l'Espérance et la Liberté !

Déjà, dans Paris calme mais frémissant, les cartes fleurissent aux devantures des librairies, raffalées en quelques heures. On les accroche au mur, on y plante de petits drapeaux qui ne délimitent pas encore un front mais fixent du moins des foyers de combat. Le crépuscule est doux, lumineux. L'Allemand qui passe détourne les yeux pour ne pas affronter la flamme des regards français.

Goebbels avait dit : « Le mur de l'Atlantique est infranchissable » et pour renforcer encore leurs ouvrages bétonnés, les Allemands avaient accumulé sur les plages, chevaux de frise, rails anti-chars, obstacles minés de toutes sortes qui, recouverts par les hautes eaux, devaient constituer des pièges redoutables. A leur grande surprise, le débarquement a eu lieu à marée basse et ces pièges rendus ainsi visibles, purent être neutralisés. Dès le premier soir de combat, un grand fait s'impose : le fameux « mur », orgueil de la Wehrmacht, est rompu. Goebbels avait dit encore : « Pour soutenir les premières opérations d'un immense corps de débarquement et l'alimenter en vivres, en carburant et en munitions, il faut des ports. Or la Wehrmacht tient les ports !... » En apportant leurs ports avec eux, les Alliés, une fois de plus, ont tourné Goebbels en risée !

Sur tous les points essentiels de la gigantesque opération, les méticuleux mais pesants calculs des nazis sont rendus vains par l'intelligence organisatrice de leurs adversaires. L'esprit de création, servi par une technique supérieure, triomphe ainsi de l'esprit méthodique, mais rigide, des Allemands. La Manche, fossé infranchissable pour les forces d'Hitler, n'a point arrêté les Alliés.

Les jours succéderont aux jours, les vagues d'espoir aux vagues d'angoisse mais, dès cette nuit du 6 au 7 juin, où l'on veille plus que de coutume derrière les volets clos, chacun sait bien que le coup décisif est porté. Et les Français s'endorment heureux, bercés par le chant triomphal que composent au fond d'eux mêmes ces simples mots : « Ils ont débarqué ! Ils ont débarqué ! »

PREMIÈRE ÉTAPE DE LA RÉSURRECTION

L'INSURRECTION

Dès la semaine qui suit le débarquement allié, la guerre larvée menée par la Résistance contre l'ennemi, se transforme, région par région, en guerre ouverte. Ce qui ne pouvait être jusqu'ici que coups de mains aussitôt suivis de dévouages ou embuscades tendues par des corps francs, devient insurrection qui s'étend, combats qui se généralisent. Dans ce passage d'une forme à l'autre de combat, rien n'est laissé au hasard. L'insurrection a un cerveau : l'Etat-Major du Général Koenig qui commande l'ensemble des opérations selon les directives supérieures de l'Etat-Major allié. Des ordres précis, adaptations du « plan vert » aux situations locales, sont communiqués aux chefs départementaux F.F.I., soit par agents de liaison parachutés, soit par l'entremise de la B.B.C. où se multiplient les « messages personnels ».

Vers le 20 juin, l'insurrection organisée accentue et modifie son action. Il s'agit maintenant de s'assurer le contrôle d'espaces suffisants pour permettre, d'une part, d'importantes réceptions d'armes parachutées, d'autre part, le déploiement de forces qui deviennent chaque jour plus considérables. Partis de leurs forêts ou de leurs montagnes, les maquisards descendent en nombre dans les vallées, occupent les cols, installent parfois des éléments dans de grosses bourgades. Dans de nombreux départements du Centre, et en Bretagne intérieure, les insurgés tiennent

pratiquement toute la campagne, dès le 10 juillet, et bloquent dans les villes les garnisons ennemies qui n'en sortent plus qu'en colonnes motorisées, toujours attaquées. Dans la dernière quinzaine de juillet, grâce à la complicité unanime de la population qui renseigne, abrite, ravitaille les maquisards, malgré toutes les menaces, la situation est renversée par rapport au mois précédent : ce n'est plus eux, ce sont les nazis qui sont assiégés ; et tous les efforts de l'ennemi, tous les coups de boutoir qu'il pourra donner, n'aboutiront désormais qu'à de précieuses reconquêtes de terrain.

Pour mener cette guerre ouverte, les F.F.I. manquent d'armes. Des groupes entiers ne peuvent être engagés faute de matériel. Certains ont des armes américaines, d'autres des armes britanniques, certains ont des fusils français, d'autres des mitraillettes arrachées aux Allemands... et le problème des munitions se révèle tragique ! Aussi, à la demande de l'Etat-Major F.F.I., les Alliés multiplient-ils les parachutages. En Savoie, dans le Vercors, aux Glières même, comme en Corrèze et en Bretagne, des centaines de fortresses volantes viennent ravitailler les insurgés.

Fin juillet, l'insurrection est générale. Et quand, le 30, les blindés américains foncent sur Avranches, les F.F.I. nés du tout entier, entraînés par sept semaines de combats, peuvent constituer pour les armées alliées, une véritable aile droite qui permet à Eisenhower de ne rien redouter des forces allemandes qui restent encore au sud de la Loire.

Ainsi, cette troupe, jaillie de la terre française martyre, prend sa place dans la bataille. De l'insurrection spontanée à l'insurrection organisée, de celle-ci à l'insurrection victorieuse, ce n'est pas seulement un flot qui se gonfle, une marée qui monte, mais une force lucide qui attaque l'ennemi. Et si l'insurrection de tout un peuple, de l'Atlantique aux Alpes et aux Vosges, garde un visage proprement français, par l'ardeur spontanée, l'élan, l'esprit inventif, le pouvoir d'adaptation rapide, la bonne humeur, la bravoure individuelle, elle témoigne aussi du génie français par l'intelligence de l'action, la clarté de la conception, la convergence des coups portés, la qualité de l'idéal qui l'a suscitée et l'anime.

...Villes meurtries, villages incendiés, cadavres calcinés, enfants abattus, atrocité fusillades d'otages, tortures sans nombre, morts de soldats et morts de civils fraternellement rassemblés dans le suprême sacrifice, telle est la rançon de ces premières journées de gloire au grand soleil où la France se met à revivre, où flottent à nouveau nos couleurs sur quelques clochers libérés.

COMITÉS DE LA LIBÉRATION
DE SEINE, SEINE-ET-OISE, SEINE-ET-MARNE

FORCES FRANÇAISES DE L'INTÉRIEUR



Office de Mobilisation Générale

L'Office de mobilisation des officiers, sous-officiers dans les F.F.I. agréés par le Gouvernement Provisoire de la République Française, est étendu sur décision des Comités de la Libération et du Commandement des F.F.I. de l'Île-de-France à tous les Français de 18 à 50 ans.

Comment s'engager dans les F.F.I. ?

Dans chaque entreprise, rue, quartier, localité, arrondissement, tous les hommes touchés par l'Office de mobilisation doivent s'organiser en groupes de combat (8 hommes qui désignent leur sergent chef de groupe) ou détachement (4 groupes de combat) en compagnie, en bataillon.

Armement

Distribuer immédiatement toutes les armes stockées ou détenues individuellement aux combattants. Arracher leur arme par des attaques individuelles et des groupes de combat, aux Allemands et aux miliciens de l'ennemi.

Attaquer les dépôts de l'ennemi, ses convois d'armes et de munitions. S'emparer des canons et des tanks, des unités spécialisées (tankistes, artilleurs, etc.). Utiliser pour les moyens de fortune pour faire à l'ennemi (armes blanches, grenades, bombes incendiaires, crève-pneus, câbles tendus, abattis d'arbres, cisailles à tir-froid, etc.).

FRANÇAIS, TOUS AU COMBAT

Répondre à l'appel du Général de Gaulle en rejoignant le tout Paris aux armées alliées, en interrompant l'ennemi, en participant par l'insurrection nationale à la libération du pays.

COMITÉS DE LA LIBÉRATION
SEINE, SEINE-ET-OISE, SEINE-ET-MARNE

Le Colonel Commandant les F.F.I. de Seine, Seine-et-Oise et Seine-et-Marne

Signé : BOI

Bleu. F.F.I. Rouge

ILS SONT A 60 KILOMÈTRES DE PARIS

Le 31 juillet au soir, pour la première fois, le communiqué allemand avoue la percée des blindés américains, qui date déjà de trente-six heures... Toute la France a les yeux fixés sur Avranches. Les nouvelles sont rares; cependant, en fin de journée, on sait que l'avance alliée est rapide et que la défense allemande se trouve débordée. Il n'y a donc plus, dans ce secteur, un front continu: c'est une lutte de colonnes mobiles, la guerre de mouvement.

Le 1^{er} août, vers 22 heures, un dernier train quitte la capitale, il gagne Orléans par Pithiviers. Vers l'ouest, le sud-ouest et le sud, toutes les voies sont maintenant bloquées par les F.F.I. ou rendues inutilisables par les bombardements alliés. Le 2 août, sur la route Orléans-Loir-Tours, encore sillonnée de convois allemands, des centaines de jeunes Français, les uns à bicyclette, les autres faisant de l'auto-stop, tentent de gagner Château-du-Loir ou Le Mans, dans l'espoir avoué de pouvoir passer du côté américain. Les nazis sont déjà si débordés que personne ne tente de les arrêter!

Des bruits circulent à travers la France: « Ils ont pris Fougères! Ils sont devant Saint-Malo! Ils marchent sur Rennes! Une colonne blindée est à quarante kilomètres de Mayenne! » Ce sont à peine des anticipations de quarante-huit heures!

Sur la côte méditerranéenne, où Français et Américains ont débarqué, Toulon se rend après Antibes. Marseille à son tour se libère au moment où parviennent, en vue de la ville, les blindés franco-américains. Le long de la vallée du Rhône,

harcelés par les F.F.I., les Allemands en fuite ne songent plus guère qu'à remonter vers l'est au plus vite. Des campagnes, l'insurrection a gagné les villes. Au sud de la Loire, partout, les maquis passent à l'offensive. Tulle, Brive, Cahors, Rodez, Albi, se libèrent elles-mêmes.

Constituée par des groupes F.F.I. venus, les uns de la région de Toulouse, les autres de Pau et d'Orthez, la colonne Pommiès, combattant comme une « grande unité » régulière, réussit, grâce à des marches forcées, à couper avec débris de deux divisions allemandes stationnées dans le Bordelais, la route de la fuite vers l'est, faisant plus de 10.000 prisonniers, après trois jours consécutifs de lutte acharnée et meurtrière.

Ici et là, des colonnes allemandes se défendent encore et cherchent une issue. Dans leur rage, elles brûlent, tuent, incendient, ravagent... L'atroce martyre d'Oradour-sur-Glane, celui de Maillé et de cent autres villages de chez nous témoignent, par leurs ruines et leurs morts, du dernier accès frénétique de la sauvagerie allemande.

Au nord de la Loire, où le rôle des F.F.I. est plus spécialement de préparer le chemin aux formations américaines en occupant les points névralgiques et en assurant les destructions indispensables, la défaite allemande s'accroît. Chartres est atteint le 17 par les blindés. Toute la rive droite de la Loire, de Nantes à Gien, est tenue par des éléments américains et des F.F.I. fraternellement unis dans le combat. Une colonne alliée atteint Orléans, une autre marche vers Etampes... Dans les villages, les femmes se rassemblent autour des postes de radio. On commente les nouvelles, fiévreusement... A mesure que les Américains approchent de Paris, l'émotion étirent les cœurs.

Les Russes ont repris leurs attaques à l'est... L'armée de Lattre a enlevé Valence, elle approche de Vienne. Montceau-les-Mines, Périgueux, Montpellier, Aurillac, Châteauroux, Mende, Nevers se sont libérés. Mais tant de victoires, dont une seule, il y a six semaines, nous eût fait chanceler de joie, ne fixent pas longtemps l'attention. D'instinct, les yeux remontent vers Paris et suivent la marche des colonnes américaines qui poussent leurs pointes vers Montargis, vers Fontainebleau, vers Dourdan... A l'aube du 18, la France se répète la nouvelle: « Ils sont à soixante kilomètres de Paris »...

Paris semble dormir d'un sommeil fiévreux. Il épie les nouvelles, suit anxieusement la marche de ses libérateurs. Les Boches, qui plient bagages, baissent la tête, quelques-uns seulement essaient de piastonner: « Vous nous reverrez à Noël! » Mais la rage et l'humiliation brisent leur voix! Un immense silence pèse sur la grande ville, un silence concentré, puissant... Le 17, les feuilles de la collaboration cessent de paraître... L'électricité, le gaz manquent... Rien ne semble bouger dans les rues où, une à une, les boutiques ferment. Que va faire Paris, s'interroge la province où se propage l'insurrection?... Le 19 août, Paris répond...

Dans ces quelques lignes écrites de Rambouillet par le général de Gaulle au général Leclerc, témoignage spontané plus véridique que tous les messages officiels, n'est-ce pas l'homme même qui apparaît — avec sa joie à peine retenue, sa reconnaissance, son élan chaleureux — le chevalier sans armure dont on entend battre le cœur?

DES BARRICADES AUX CHARS DE LECLERC

Le 19 août, dès l'aube, les drapeaux hissés sur la Préfecture de Police et sur Notre-Dame donnent à Paris le signal de l'insurrection. Depuis la veille, on savait la police en grève. Dans tous les quartiers, la nouvelle vole. La joie illumine les visages. La force publique en grève, c'est le prélude de la force publique en action. Des poings se serrent, des lèvres se crispent. Brassard tricolore au bras, les premiers F.F.I. sortent de leurs « repaires » et, mal armés, engagent le combat! Le foyer de la lutte est dans la Cité, au cœur de la ville. Agents et inspecteurs se sont enfermés dans la Préfecture. Sur les quais, des groupes attaquent à la grenade les véhicules allemands qui passent. Place Saint-Michel, devant le Pont de Lodi, sur le parvis de la cathédrale, place du Châtelet, on se bat. La Préfecture tiendra-t-elle? Des tanks allemands tirent sur les défenseurs. Les obus ouvrent dans les murs épais de larges brèches,

ébrançant des fenêtres. Mais les Français ripostent à la mitrailleuse et font des sorties.

Un à un, les groupes de résistance occupent les points névralgiques: l'Hôtel des Postes, rue du Louvre, les centraux téléphoniques, les ministères, les mariées. Aux Batignolles, le combat fait rage, aux Halles, une lutte sans merci dure toute une nuit entre S. S. et insurgés.

Mais voici qu'on parle de trêve, que des hauts parleurs installés sur les voitures de la police, annoncent une suspension d'armes. Est-ce déjà fini? Il y a chez nous un mélange de joie et de déception. Laissera-t-on les Boches évacuer librement Paris? Non, le 22, à l'appel de l'Etat-Major F.F.I., la ville se hérisse de barricades. Le combat a repris depuis des heures. Pas une voiture blindée allemande ne doit pouvoir traverser Paris!

(Voir la fin, page suivante.)

LE BULLETIN D'ADIEU D'UN JEUNE FUSILLÉ

Au cours d'un engagement de ses camarades F.F.I. avec l'ennemi, Claude Harriot, 17 ans, secouriste de la Croix-Rouge, accourt, porteur de ses insignes et sans armes, pour secourir des blessés.

Les Allemands, qui l'ont fait prisonnier, l'informent qu'il sera fusillé le lendemain, à l'aube. Pendant la nuit, le pauvre enfant prend un morceau de bois, l'époinçonne avec son canif, le trempe dans le mercuro-chrome de sa trousse de secouriste, rédige pour les siens ce déchirant billet, le plie en quatre, le place dans la poche gauche de son veston, près de son cœur, puis s'endort. Quelques heures après, les brutes perpétreraient leur crime. (Le billet d'adieu fut déchiqueté par les balles.)

Dors en paix, mon petit gars. Tu aimais la France et ta mort, dans de telles circonstances, l'aura servie en gravant au plus profond de notre mémoire des sentiments envers ces barbares qui ne s'efforcèrent plus.

mon Papa
je t'aime autant
dans la mort
que je t'ai aimé
dans la vie
Monti, tu je
te demande
me donner
et

LE PRÉFET D'EURE-ET-LOIR

23 août 1944, 15^h 30.

Mon Général Leclerc.

Je vous envoie le capitaine

Jeanmy et votre ami.

Je vous envoie aussi

un petit paquet. Je compte

être à Rambouillet ce soir

et vous, voir.

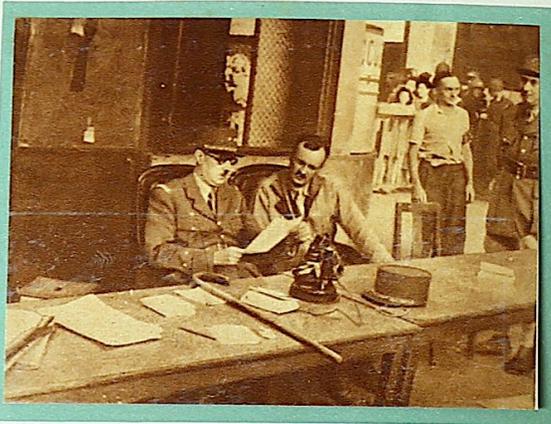
Je vous envoie.

J. de France

Cette fois, ce ne sont plus seulement les F.F.I., c'est le peuple entier qui se bat ! Des femmes, des enfants, des mutilés même de l'autre guerre, aident à construire les barricades. On arrache les pavés, on jette sur la chaussée des arbres abattus, on met le feu, à coups de bouteilles incendiaires, aux camions allemands qui tentent de fuir. Où sont les Alliés ? A Rambouillet ? Non, à Versailles. A Saint-Germain ? Non, à Arpajon. Dans tous les quartiers, la lutte bat son plein. Des brancardiers volontaires de la Croix-Rouge ramassent les morts et les blessés. Les Allemands se retranchent sur plusieurs points : au Ministère de la Marine, à la Chambre, au Sénat, à l'École Militaire. Les F.F.I. les y cernent. Mais la lutte reste inégale : les armes et les munitions manquent. On a beau arracher à l'ennemi tout ce qu'il est possible de lui prendre, il n'y en a pas encore assez !

Le 24, dans la soirée, une rumeur court la ville insurgée : Leclerc est à la Porte d'Orléans ! Tout le long du boulevard Saint-Michel, où des nazis tirent des toits, une foule trépidante, acclame, sans souci du danger, l'avant-garde des blindés qui parvient, à la chute du jour, sur la place de Grève.

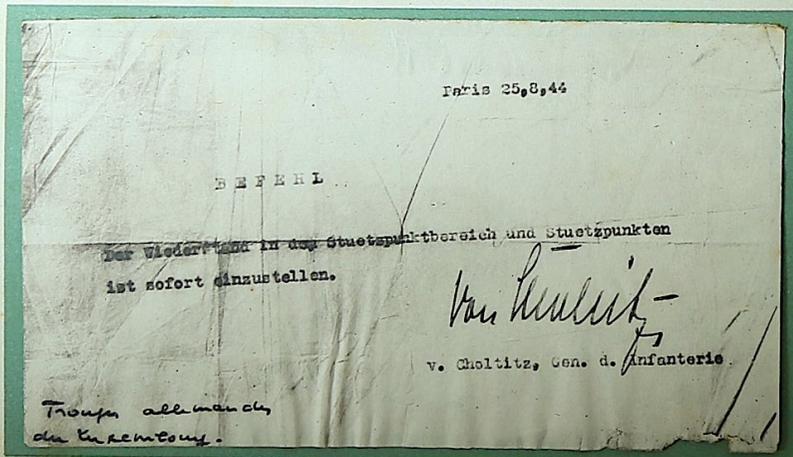
Les survivants de l'épopée légendaire (et qui n'ont point achevé leur glorieux périple) voient de leurs yeux Paris libéré ! Mille morts ont payé d'un sang pur cette insurrection victorieuse ! Les blindés de Leclerc sont là, poudreux, magnifiques, avec leurs équipages exténués. La foule en délire se rue vers les redoutables machines, dociles comme des fauves apprivoisés. Oubliant momentanément colères, tortures et deuil, Paris, qui a tenu héroïquement jusqu'à l'instant où lui parvint le secours décisif, goûte, dans l'ivresse de la joie, sa première nuit de liberté !



Le Général de Gaulle au P. C. de Leclerc
(Gare Montparnasse)

PARIS A BRISÉ SES FERS

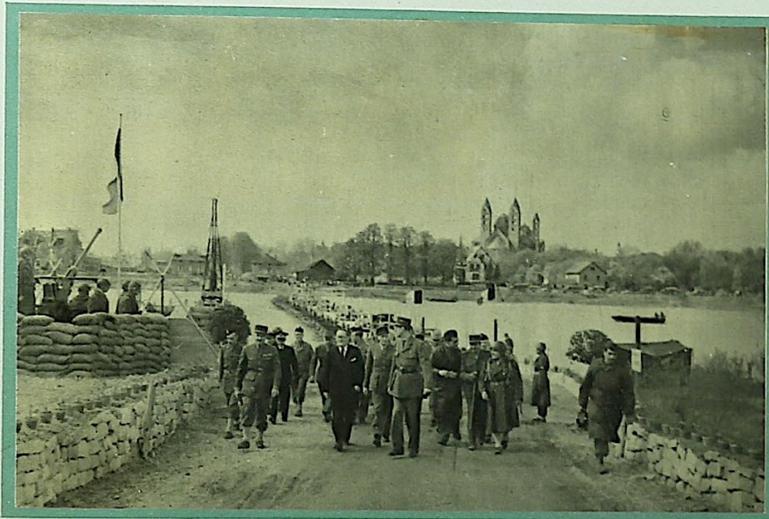
Cet « ordre de cesser le feu » a sauvé Paris, qu'Hitler avait pourtant donné l'ordre de détruire... En dépit de leur vandalisme, les nazis n'avaient pas osé porter une main sacrilège sur les trésors de notre Histoire. Le château de Versailles, celui de Fontainebleau, le Palais des Invalides, le Musée du Louvre, pour ne citer que les joyaux les plus illustres du patrimoine français, n'ont subi aucun dommage. Faut-il en conclure que notre passé a exercé sur l'ennemi une sorte de fascination ? Quant au général von Choltitz, auprès de qui un grand ami de la France, M. Nordling, Consul de Suède, était intervenu avec un merveilleux à-propos, il aura préféré désobéir à son maître provisoire plutôt que d'exposer sa mémoire à encourir, pendant des siècles, l'opprobre universel.



LA FRANCE REDEVIENT FRANÇAISE

L'ALSACE ET LA LORRAINE DÉLIVRÉES

Juin 1940. Les Allemands ont franchi le Rhin et se ruent à travers l'Alsace. Aussitôt les inscriptions françaises sont effacées, les rues débaptisées, les monuments commémoratifs de 1914-18 abattus et Goebbels fait placarder, sur les murs des moindres bourgades, une affiche où, devant la silhouette esquissée de la cathédrale de Strasbourg, on voit un immense balai jeter à la voirie le coq gaulois. Le long des routes, dans les villages, des femmes, des vieillards, des enfants guettent le passage des misérables colonnes de prisonniers et offrent des vivres aux captifs épuisés, sous l'œil furieux des gardiens nazis : premier défi à l'ennemi, premier signe de fidélité aux jours de malheur.



Une nouvelle nuit tombe sur l'Alsace et sur la Lorraine où plusieurs générations, sauf une éclaircie de vingt ans, ont subi le joug allemand. La langue française est proscrite, les espions de la Gestapo sont partout, 80.000 Allemands viennent, au nom d'Hitler, annexer sans délai les deux provinces martyres.

En août 1942, cinq classes sont mobilisées de force dans l'armée du Reich. Des milliers de jeunes hommes risquent la mort plutôt que de revêtir l'uniforme feldgrau. On traque les familles de ces réfractaires, on les jette dans des camps de concentration, puis on les déporte à Ulm et en Silésie. Bon nombre de ceux qui n'ont pu échapper aux nazis désertent la Wehrmacht et, bravant tous les périls, gagnent une France elle-même sous la botte.

L'Alsace souffre plus durement que jamais. Mais après quatre années d'indicibles souffrances, se lève enfin, l'aube d'un jour français. Les Alliés ont débarqué (6 juin 1944), le général de Gaulle est entré dans Paris en triomphateur. L'ennemi est partout en déroute.

Le 18 novembre, le Général Béhouard libère le premier village alsacien, où une jeune fille a subi trois mois de prison pour avoir dit « merci » en français !... Le 25, alors que les Allemands croient la puissance offensive de l'armée diluée en Alsace usée pour l'hiver, la Division Leclerc débouche en trombe sur Saverne et, découverte sur ses flancs par une manœuvre magnifique d'audace, fonce sur Strasbourg. C'est la stupeur ! On fait prisonniers des groupes d'officiers tranquillement installés au mess. On découvre les archives nazies : elles sont intactes. Des unités se rendent sans combattre. Strasbourg peut enfin respirer ! Les couleurs françaises flottent sur la place Kleber, qui a repris son nom. Le 31 mars 1945, notre Première Armée franchit le Rhin ! Un sursaut de joie soulève toute la France : il n'y a plus d'Allemands chez nous, l'Alsace et la Lorraine sont libres, la patrie a retrouvé son intégrité.

Quelques jours plus tard, la haute silhouette d'un chef français se dresse sur un pont du Rhin : le général de Gaulle ! A l'heure affreuse où tant d'Alsaciennes et de Lorraines, au cœur fidèle, criaient à nos soldats prisonniers : « A bientôt ! Vous reviendrez ! On vous attend ! » Il lançait, d'outre-Manche, son premier appel à l'espérance et au combat. Qui donc alors eût osé prédire avec certitude que, moins de cinq ans après, il franchirait le fleuve historique avec, derrière lui, une France tout entière libérée, une France redevenue française !...

La présence du général de Gaulle sur le Rhin, c'est la réponse de la France à la fidélité de l'Alsace et de la Lorraine, c'est l'engagement pris au nom de la patrie unanime par celui qui a fait tomber ses chaînes que, désormais, la France, fermement résolue à ne plus laisser se perpétuer le martyre de ses fils, sera intransigente sur le problème vital de la sécurité.

LA TACHE EFFACÉE

La France présente à la victoire : miracle de notre résurrection ! Ce sera chaque année, une heureuse commémoration que celle de l'appel historique du 18 juin 1940, premier acte de la dramatique aventure. Rappeler ainsi, par une date évocatrice, d'immenses difficultés vaincues, de graves périls conjurés, une défaite effacée, c'est, en effet, perpétuer les bienfaits de la leçon et entretenir deux vertus entre toutes fécondes : la ténacité et l'espérance. A ne célébrer que des jours de victoire, ne risque-t-on pas de vivre dans l'insouciance et la fausse sécurité ?

Les redressements de la France ne surprennent pas ceux qui la connaissent. Un diplomate allemand, von Bülow, donnait d'elle,

jadis, cette image piquante : « La France ressemble à une balle ; elle touche le sol, on la croit à terre mais soudain elle rebondit et étonne le monde ». L'image n'a pas vieilli.

★
Août 1945. De nouveau, l'humanité est en liesse : le Japon a capitulé ! Le monde entier respire enfin librement et ce soir, en n'importe quel point du globe, les mères s'endormiront sans craindre qu'une bombe implacable ne broie le berceau du nouveau-né. Les cauchemars qui peuplaient notre sommeil, vont faire place aux rêves enchanteurs. Bonne nuit ! Mais le jour venu, gardons-nous des trop séduisantes chimères, et, sans désespérer de rien ni de personne, souvenons-nous.



Le général de Lattre de Tassigny contresigne l'acte de reddition allemande.

Le 9 mai 1945, à l'ancienne Académie militaire de Karlshorst, faubourg de Berlin, le général de Lattre de Tassigny — le héros populaire de l'épopée Rhin-Danube — contresigne l'acte définitif de reddition de toutes les forces allemandes aux commandements alliés.

« Les Français sont là », avait murmuré, en entrant dans la salle, le maréchal Keitel qui avait signifié aux plénipotentiaires de juin 1940, les conditions de l'armistice. Les vaincus d'alors étaient parmi les vainqueurs d'aujourd'hui. Karlshorst efface Rethondes.



LES ARTISANS DE LA VICTOIRE



★ Héritier d'un nom illustre, M. W. Churchill a enrichi ce patrimoine d'une gloire nouvelle. Secouant l'apathie générale, il dénonça le péril allemand qu'il conjura. Son courage, aux heures tragiques de la guerre, et sa ténacité étonnèrent le monde et lui valurent d'être honoré par les Allemands du titre d'« ennemi n° 1 ».

★ Charles de Gaulle : le chevalier-prophète du dix-huit juin, le restaurateur de l'honneur français, le fondateur de la IV^e République. Dans un pays dont l'histoire est pourtant riche en hommes exceptionnels, réalise un type de héros qui ne ressemble à aucun autre. Son épopée défie les siècles.

★ Animateur par le courage, la volonté, l'intelligence, Franklin Roosevelt incarnera, dans l'histoire de l'humanité, le champion incontesté de la liberté des peuples. Jusqu'à son dernier souffle, il conserva une foi obstinée dans l'organisation d'un monde meilleur.

★ Joseph Staline, le constructeur de la Russie nouvelle. Ses desseins insondables et sa puissante personnalité sont à l'échelle de cet immense empire que délivra de l'emprise allemande un peuple héroïque mourant pour sa patrie et pour son « dieu ».



★ Pour abattre Hitler, créature du démon, aventurier cruel, l'Amérique choisit un technicien de génie, profondément humain : Eisenhower.

★ Joukov, le chef qui trouva une solution à cent problèmes insolubles et qui réalisa cet objectif longtemps inconcevable : s'emparer de Berlin.

★ Pour vaincre l'ennemi, le populaire Montgomery avait comme armes : sa science militaire, la puissance de son feu et... sa légendaire bonne humeur.



DANS L'ORDRE : LES GÉNÉRAUX JUIN, DE LATTRE DE TASSIGNY, BÉTHOUART, KœLZI, KœNIG ET DE LARMINAT.



LES GÉNÉRAUX LECLERC ET DE MONTSABERT.

AU CENTRE (DE HAUT EN BAS)
LES GÉNÉRAUX D'AVIATION VALLIN ET BOUSCAT.



L'AMIRAL THIERRY D'ARGENLIEU
ET LE VICE-AMIRAL LEMONNIER.

(Photographies communiquées par les services officiels.)

LES HEUREUX PROLONGEMENTS DE L'ŒUVRE DE CH. DE GAULLE

Les services que le général de Gaulle a rendus à la France, chacun les connaît, ils éclatent à tous les yeux. D'autres, qui en sont comme les prolongements, risquent d'apparaître avec moins de relief. Ils constituent pourtant les hautes leçons permanentes, valables demain comme hier, qui se dégagent de son attitude, de sa pensée, de ses actes. On voudrait, ici, en tenter l'esquisse.

A l'image de toutes les vertus, le patriotisme a des aspects multiples et sa qualité n'est pas la même chez tous. L'armistice, par exemple, ne provoqua-t-il pas, parmi les Français, des réactions très diverses : stupeur, indignation, révolte, résignation ? Seule, la souffrance fut commune à tous les cœurs.

L'inoubliable service que le général de Gaulle a rendu à son pays, c'est d'avoir, pendant quatre années de ténèbres, sans cesse remis en lumière les raisons, les sources, les lois d'un patriotisme inconditionnel ; d'avoir inculqué aux millions de Français qui l'écoutaient, une conception supérieure de cette vertu sacrée ; d'avoir restitué, non au terme mais à la notion même de patriotisme, sa force primitive, sa plénitude victorieuse, celle qui, de Bouvines à Jemmapes et à la Marne, de Jeanne d'Arc à Lazare Carnot et à Joffre, a présidé à tous les redressements français ; d'avoir démontré, enfin, par son exemple, ce qu'une telle vertu exige de pureté, d'intransigeance, de refus de toute concession, de toute compromission. Pareille leçon ne peut s'oublier ni se perdre et, dans la France de demain, si diverse, le patriotisme total, sans ombre ni faille, sera la notion la plus répandue, la plus indiscutée, la seule peut-être qui fera l'unanimité des esprits et des cœurs.

A quelles confusions a prêté souvent, pour être mal défini, le terme de réalisme. Ce qui assure au véritable réalisme sa place hors de pair dans l'intelligence, c'est que celui qui se soumet à sa discipline, possède une claire vision du réel dans le domaine matériel comme dans le domaine spirituel, tandis que le pur idéaliste et le matérialiste sont des borgnes qui ne distinguent que l'un ou l'autre, selon leur tempérament.

Napoléon dénombrant ses soldats et jugeant leur moral ; Claude Bernard, créateur de la méthode expérimentale et philosophe, Pasteur dont le génie scientifique s'alliait à la plus pure spiritualité ; Lyauté, aussi habile à construire des villes qu'à soupeser des âmes, furent de grands réalistes. Le dernier en date est Charles de Gaulle. Et ce n'est pas un médiocre service qu'il a rendu à son pays, de lui avoir donné, par ses actes et ses discours, mélanges harmonieux de technique et de foi, de fécondes leçons de ce réalisme intégral, qualité qui ne court pas les rues et sans laquelle nul homme d'action ne peut mener à bien une grande entreprise.

Si le prestige d'une nation est fait du rayonnement des plus illustres de ses fils, il ne peut, sous peine de n'être plus qu'un grand souvenir qui s'éteint, se satisfaire du seul rappel des gloires posthumes. C'est un patrimoine qu'il faut sans cesse accroître et transformer si l'on ne veut pas le voir s'amenuiser et disparaître. Vivre sur ses lauriers, c'est risquer de s'y endormir. Bénéficier paresseusement de l'œuvre des aînés, c'est manger ses rentes, écorner son capital : ainsi font ces fils de famille qui, pulsant dans la fortune reçue en héritage, sans rien y ajouter, finissent par la dilapider.

Sur la liste exemplaire des saints et des héros, des savants et des artistes, des grands capitaines et des bâtisseurs de villes dont le cortège séculaire symbolise notre patrie, il faut que s'inscrivent, à chaque génération, des hommes nouveaux.

Mais, pour immortaliser ces mortelles mémoires, l'Histoire, juge sévère, requiert des titres de portée universelle : hauts faits, œuvres géniales, merveilleuses découvertes... et peu nombreux, sont finalement les candidats à la postérité qui satisfont à ces exigences. Charles de Gaulle est de ceux-là. Lui, au moins, n'a pas versé dans de perpétuelles redites sur le génie de la France, il l'a entretenu et avivé en offrant au monde frappé par son épopée prodigieuse, l'image de la continuité française dans l'exceptionnel. Démonstration d'autant plus opportune qu'elle s'inséra dans un temps où nos ennemis et même certains de nos amis, ne croyaient plus notre pays capable que de se survivre.

Des idéologues, des rêveurs — ils sont légion — ont cru au pouvoir exclusif des idées pures. En quel mépris hautain tenaient-ils le machinisme, par exemple, comme si, à notre époque, le génie de l'ingénieur n'était que bien peu de chose ! Il a fallu nos désastres de 1940, dus en grande partie à la sous-estimation de la puissance mécanique par des militaires, pour que nos utopistes reprennent, eux aussi, contact avec le sol, hélas ! occupé par l'ennemi...

Bien avant les événements de 1940 — ses ouvrages l'attestent — Charles de Gaulle s'était pénétré de cette vérité première : les civilisations étant mortelles, Valéry l'a rappelé, elles sont deux fois plus menacées lorsque la puissance matérielle ne dresse pas son rempart pour protéger leurs trésors.

Comme l'argent, la puissance « est un bon serviteur, mais un mauvais maître ». Mauvais maître, si elle est recherchée comme une fin en soi, si elle est, au service d'une caste ou d'un impérialisme, un instrument d'oppression ou de domination. Bon serviteur, si elle protège de son épaisse cuirasse, les valeurs de l'esprit, le sol de nos aïeux, les bijoux de notre art et cette chair française que le monstre de la guerre tue périodiquement. Bon serviteur aussi la puissance industrielle si elle soulage l'agriculture qui manque de bras, si elle contribue, par l'exportation, à la défense du franc, si elle participe, par l'abaissement des prix de revient, à la défense des classes modestes ; et si, par la machine qui libère l'homme de certains travaux, exténuants, elle concourt à la défense de sa dignité.

L'idéologie orgueilleuse qui fait fi de la puissance mène à l'impuissance. La misérable condition de « l'homme sans Dieu », sans idéal, par subordination à la matière, n'a d'égalé que la disgrâce d'un peuple dont l'existence est menacée par son dédain des forces matérielles : hors la réconciliation et l'alliance des deux forces ennemies — l'esprit et la matière — point de salut.

Avoir ouvert, toutes grandes, les portes à la puissance qui permet au génie national et jusque dans ses formes les plus désintéressées, de s'épanouir librement sans craindre pour l'avenir aucune domination étrangère — militaire, politique, économique — voilà, parmi tant de démonstrations faites par Charles de Gaulle, celle peut-être que le temps fera apparaître comme la plus féconde.

Ainsi les prolongements de l'œuvre du héros de la Lucidité et de l'Espérance constituent des leçons toujours actuelles qui peuvent, demain comme hier, éclairer la route du destin français. Quand a cessé l'heure des batailles, le général de Gaulle n'a point fini de servir. Sa pensée, ses discours, ses actes continuent en puissance les vives lumières, les points d'appui et les vertus qui peuvent stimuler l'action de Ceux dont la lourde tâche est de conduire la patrie sur les voies de la sécurité garantie et de la renaissance assurée, par le travail et dans la paix.

LES REVERS DE 1940 ONT-ILS AMOINDRI LA FRANCE ?

Telle est la question que s'est posée plus d'un patriote. La stupeur passée, les amis de la France observèrent que c'était le troisième assaut subi par elle en 70 ans, et qu'il n'est pas de grand peuple que d'aussi lourdes pertes ne finissent par affaiblir. Bientôt, quelques exploits éclatants, cent traits d'héroïsme malheureux, venaient illuminer la sombre fresque d'une retraite précipitée et attester que nous avions toujours des soldats dignes de notre Histoire.

Surtout, la voix du général de Gaulle avait proclamé que la France continuerait à se battre aux côtés de ses alliés, présents et futurs, « jusqu'à la victoire ». Cet engagement solennel inclina le monde à surseoir à tout jugement et préserva notre pays de la pitié qu'eût entraîné sa démission.

Au surplus, les terribles coups reçus n'étaient pas la rançon d'une querelle personnelle, mais du heurt de deux civilisations. Le « New York Times » le rappela généreusement.

Que dire enfin de notre position géographique ? En dépit de graves revers, nos alliés, grâce à leurs vastes champs d'action, sauvèrent leur machine de guerre, la France, point. Ses centres vitaux n'étaient, en effet, protégés de l'ennemi ni par la mer, ni par d'immenses espaces que l'hiver rend mortels aux envahisseurs. La France n'eût alors qu'une pensée : effacer son humiliation. On sait qu'elle y parvint au delà de toute espérance. Et ce n'est point habler, de dire que la Libération a fait briller dans le monde, le prestige de la France, terni par la défaite. Ecrasée sous la force brutale, la France dut mettre un genou à terre mais jamais elle ne donna le spectacle d'une nation couchée. Que les patriotes se rassurent : la patrie, une fois de plus, a su s'élever au-dessus de ses malheurs.

LE JOUR V

11 novembre 1918 : Georges Clemenceau.
8 mai 1945 : Charles de Gaulle.

Deux dates, deux hommes mais une commune pensée en ces jours d'euphorie : combattre le penchant qui menaçait d'incliner la nation vers la détente, la facilité, la paresse... « Quant aux vivants, nous les attendons pour la grande œuvre de reconstruction sociale », s'écriait Clemenceau qui ajoutait : « Faisons-nous la promesse de toujours travailler de toutes les forces de notre cœur au bien public. »

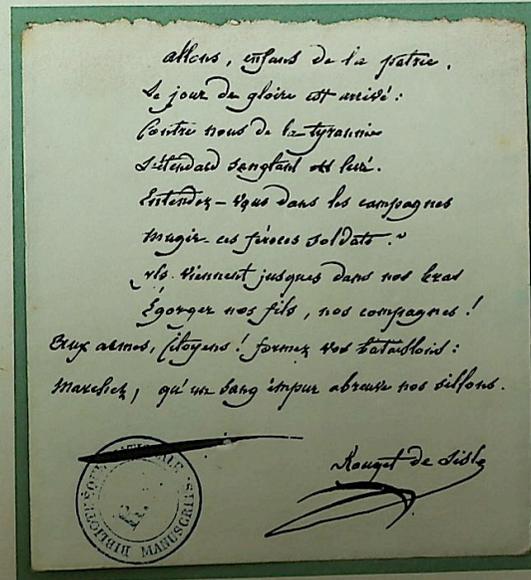
A peine le général de Gaulle avait-il achevé le rappel du passé que, lui aussi, appelait à l'œuvre de demain comme l'atteste cet extrait du « Journal Officiel », contenant la fin de sa péroraison :

En un mot, le terme de la guerre n'est pas un aboutissement. Pour la IV^e République, il n'est qu'un point de départ. (Vifs applaudissements prolongés.) En avant donc pour l'immense devoir de travail, d'unité, de rénovation ! Que notre nouvelle victoire marque donc notre nouvel essor ! (Nouveaux applaudissements prolongés et unanimes. — MM. les délégués se lèvent.)

M. le Président. Messieurs, un seul chant une parole digne d'une telle journée : *La Marseillaise* ! (MM. les délégués se lèvent et chantent *La Marseillaise*.)

Voix nombreuses. Vive la France ! Vive la République ! Vive la Résistance ! Vive de Gaulle !

REPRODUCTION D'UNE STROPHE DE LA MARSEILLAISE
ÉCRITE DE LA MAIN DE ROUGET DE LISLE.



VERS LA RÉSURRECTION ...

Une nation qui, aux heures les plus tragiques, suscite dans son peuple des héros comme les volontaires de 1792, les grognards de la grande armée, les poilus de la Marne, de l'Yser et de Verdun, les marsouins de Bir-Hakeim, les maquisards du Ver cors, de la Drôme et de l'Atlantique, ce pays est impérissable. A la condition, toutefois, qu'à tant de vertus éclatantes s'ajoute la pratique de vertus quotidiennes plus modestes. Voilà le miracle qu'il faut tenter et réussir.

Car tout n'est pas parfait en « la douce France » en dépit de certains endormeurs qui feignent de l'aimer « jusque dans ses verrues ». Démagogie dangereuse, puisqu'elle sape, à sa base, l'autorité de ceux qui prêchent le redressement.

Riches d'héroïsme mais pauvres de civisme (vertu sans panache, peu conforme à l'esprit frondeur de chez nous) nous n'avons pas le goût des disciplines collectives à une heure où pourtant... Par jeu intellectuel, nous opposons tout au lieu de tout unir : l'optimisme au pessimisme, quand ces deux états d'esprit se complètent harmonieusement, l'un pour exalter la foi, l'autre pour susciter la vigilance et l'effort ; le présent au passé, quand il serait si profitable de fortifier les conquêtes modernes par de constants appels aux vertus oubliées ; les lettres aux sciences sans voir que, par des chemins différents, les unes et les autres conduisent vers un même idéal (parfois aussi, hélas, vers la même abomination), l'esprit à la matière, alors que l'esprit ne peut rayonner au loin et triompher du temps, ni l'œuvre d'art éclore sans le secours de la matière ; l'homme lui-même, de création divine, n'est-il pas un complexe fait de chair et d'esprit ?

En notre comportement, les contradictions abondent. Nous avons soif de grandeur et de tout temps, nous avons débouloonné nos grands hommes. La liberté est notre idéal suprême, mais malheur à celui qui ne pense pas comme nous ! La justice est plus couramment proclamée que pratiquée. Doués de génie inventif, nous trouvons mille principes nouveaux, mais laissons l'étranger les mettre au point et les exploiter, ressemblant ainsi à ces enfants qui courent après un papillon, l'attrapent, puis le laissent s'enfuir. Nous avons le culte du passé et la mémoire courte. Nous voulons être forts pour qu'on nous respecte, mais le mot « concorde » n'est trop souvent qu'un ornement de discours. Et pourtant, « La concorde, voilà ce qui rend la France invincible », écrivait, comme on le voit, Napoléon I^{er} à M. de Champagny.

Juillet 1946. Au fur et à mesure que les heures passent sur la route du temps, la paix semble s'éloigner avec elles, comme si elle était leur ombre. Les délégués de 21 nations tentent d'en faire une réalité durable, mais la tâche est immense. En 1871, Gambetta déclarait : « L'heure des périls est passée, celle des difficultés commence ». L'heure des difficultés !... On a fait mieux depuis.

Septembre 1946. L'humanité n'est toujours pas sortie de la crise qui l'opprime. Le lugubre appel des sirènes a cessé, mais « le spectre hideux de la guerre rôde encore sur la terre ». Les peuples vivront-ils demain comme hier dans l'anxiété de perpétuelles alarmes ? Notre siècle verra-t-il — et pour la troisième fois — des hommes fanatisés terroriser le monde ? Et ce monde qui se croyait enfin libéré, résisterait-il d'ailleurs au déchaînement général des forces atomiques qui, à leur tour, attendent depuis des millénaires, l'heure de leur libération ? L'avenir est impénétrable.

Il y a une quarantaine d'années, Anatole France a tenté pourtant, dans les lignes qu'on lira plus loin, de soulever un coin du voile qui masque notre destinée terrestre. Relisons ensemble cette prédiction du subtil écrivain :

La paix universelle se réalisera un jour, non parce que les hommes deviendront meilleurs (il n'est pas permis de l'espérer...)

Par cette réserve désabusée à laquelle les événements donneront, hélas, une cruelle confirmation, Anatole France semble nous avertir qu'en annonçant la paix, il n'est le jouet d'aucune généreuse illusion.

...mais parce que un nouvel ordre de choses, une science nouvelle (vous avez bien lu : une science nouvelle !) de nouvelles nécessités économiques, leur imposeront l'état pacifique...

Qu'en 1905, Anatole France ait fait dépendre la paix universelle de nouvelles nécessités économiques — en d'autres termes, de l'interdépendance des échanges internationaux reconnu aujourd'hui comme une des pierres angulaires de la paix — voilà une seconde preuve de clairvoyance. Mais sur quel raisonnement s'appuyait-il pour conférer à une « science nouvelle » le pouvoir d'imposer aux hommes la paix universelle ? Encore qu'il soit téméraire de faire parler les morts, tentons avec humilité de répondre à cette question.

LA PAIX UNIVERSELLE

Ne l'oublions pas, nous sommes en 1905. Que le Kaiser et le Tzar unissent en un seul faisceau leurs 240 millions d'hommes, par exemple, voilà l'équilibre des forces rompu en Europe et la paix menacée, a pu conjecturer l'auteur des « Dieux ont soif ».

Mais vienne le jour où une puissance prodigieuse concentrée sous un petit volume permet au peuple le plus faible d'anéantir, à distance, les villes de l'adversaire, même le plus fort, la guerre s'éloigne puisque l'inégalité des forces cesse d'être une tentation tragique.

La paix universelle se réalisera un jour, non parce que les hommes deviendront meilleurs (il n'est pas permis de l'espérer), mais parce que un nouvel ordre de choses, une science nouvelle de nouvelles nécessités économiques leur imposeront l'état pacifique, comme autrefois les conditions mêmes de leur existence les plaçaient et les maintenaient dans l'état de guerre.

Anatole France

Le vain qui elle a. La couronne, voilà ce qui rend la France invincible.

*sans je prie Dieu qu'il veuille en faire garde
à Vargovic le 11 janvier 1807.*



MJ

Le 30 octobre 1945, le Gouvernement, bien inspiré, créait un « Commissariat à l'énergie atomique ».

— Des recherches sur l'énergie atomique ? Ce sera donc encore et toujours la guerre ?

— Rassurez-vous, braves gens. Consultez l'oracle, lisez la prophétie que voilà. Ne croyez-vous pas que cette science nouvelle, prédite il y a près d'un demi-siècle par le plus impénitent des sceptiques, découragera tout espoir d'une agression à peu de risques ? Et l'horreur du néant, voyez-vous... ce sera le commencement de la sagesse.

Maurice DEVRIÈS.

